



Jacques Chessex

La confession

du pasteur Burg

Florides helvètes



Poche Suisse

**LA CONFESSION
DU PASTEUR BURG**

Jacques Chessex

LA CONFESSION DU PASTEUR BURG

Récit

Préface de Stéphane Pétermann



Poche Suisse

Éditions Florides Helvètes

La collection « Poche Suisse », créée en 1978
aux Éditions L'Âge d'Homme par Vladimir Dimitrijević,
a été reprise en 2022 par l'Association Florides helvètes.
Le comité éditorial est composé de Marko Despot,
Daniel Maggetti, Simon Roth et Pascal Vandenberghe.
Le logo de la collection, imaginé à l'origine par le graphiste
Laurent Cocchi, a été redessiné par Laura Cocchi.

Avec le soutien de la Ville de Lausanne, du Canton de Vaud
et de la Loterie Romande



© François Chessex et Jean Chessex
© Association Florides helvètes pour la présente édition, 2022

UN DIEU À SON IMAGE

Jacques Chessex a trente-trois ans en 1967, quand paraît *La confession du pasteur Burg* aux Éditions Christian Bourgois, à Paris. L'écrivain n'est plus un débutant, sans être encore pour autant un auteur confirmé. Sa réputation s'est faite en Suisse romande à partir de quelques recueils de poésie, puis progressivement en France, où il est devenu chroniqueur à *La Nouvelle Revue française*, qui a publié en 1962 un premier récit court intitulé *La tête ouverte*.

L'année 1967 est faste pour Chessex qui, outre *La confession du pasteur Burg*, livre au public un nouveau recueil poétique (*L'ouvert obscur*), des morceaux (*Reste avec nous*) et un essai de critique littéraire (*Charles-Albert Cingria*). Il s'agit d'un tournant dans sa carrière, qui se concentre dès lors sur ce qu'on pourrait nommer la matière romande, et même vaudoise : des sujets situés dans la partie francophone et protestante de la Suisse, dont on reconnaît aisément (quand ils ne sont pas nommés) les paysages, les campagnes et les villes. C'est le pari de Ramuz mis au goût du jour, porté par la plume d'un écrivain qui n'a pas froid aux yeux, et qui entend ruer dans les brancards.

« La faute obsède, au pays de Calvin », note Chessex à propos de *La confession du pasteur Burg* (dans son texte de quatrième de couverture, Lausanne, L'Âge d'Homme, « Poche Suisse »). À travers le destin tragique du pasteur Jean Burg, le

récit brosse le portrait d'une société travaillée par des passions obscures, et placée sous le signe du puritanisme calviniste. Un portrait en forme d'épure qui ne traduit pas les réalités sociales de la Suisse romande des années 1960, encore moins ses mentalités, mais qui en exploite les particularismes pour exprimer les préoccupations personnelles de l'auteur. Chessex a créé un protagoniste obsédé par la pureté et l'ordre, qu'il oppose à un homme débauché et vénal, notable incarnant les travers de la société contemporaine. Le terrain de leur lutte sera la fille de ce dernier, que l'homme d'Église va chercher à manipuler et posséder. Tout cela placé dans le cadre d'un petit bourg de montagne qui pourrait bien être Les Diablerets. Les éléments du drame sont ainsi réunis pour exposer et développer les enjeux de cette confession.

Depuis *La symphonie pastorale* d'André Gide (1919), le roman de pasteur a ses modèles et ses filiations. En Suisse romande, où Édouard Rod a fourni au ^{xix}^e siècle déjà l'exemple de tels romans, Chessex n'est pas le premier à s'y essayer. Avant lui, Jean-Pierre Monnier avec *La clarté de la nuit* (1956), Yves Velan avec *Je* (1959) ont mis à l'honneur la figure du ministre protestant, intéressante par sa faculté à incarner le conflit intérieur, les déchirements de l'âme. Dans ses *Entretiens* avec Jérôme Garcin, Chessex note par ailleurs que son propre récit doit beaucoup à la lecture de Calvin et à celle du livre VI de *Wilhelm Meister* de Goethe, intitulé *Confession d'une belle âme*. L'idée de faire se confesser un pasteur, en adoptant la forme d'un récit à la première personne, permet au lecteur de pénétrer dans l'intimité du narrateur, et correspond bien à l'idée que l'on peut se faire de l'introspection préconisée par le protestantisme, à défaut ou comme substitut à la confession auriculaire. Qui dit confession dit faute à absoudre. Cependant, le récit de confession peut revêtir des formes et des fonctions diverses, satirique dans la *Confession du pécheur justifié* de James Hogg (1824), ambiguë et complaisante dans les *Confessions d'un mangeur d'opium anglais* de Thomas De Quincey (1821).

Qui est ce confessant ? Le pasteur Jean Burg, qu'on pourrait décrire comme un *fanatique* (c'est d'ailleurs ainsi qu'il se désigne lui-même), fou de vérité, de rigueur et d'ordre, et qui conçoit une profonde aversion pour son contraire, l'humaine imperfection. Intellectuel solitaire, froid et distant, il se fait du divin une idée qui tient plus du fantasme personnel que de la stricte théologie :

[J]'aime les hiérarchies, les constructions, les machines disciplinées, les symétries, l'intelligence des tactiques, les combinaisons des syntaxes, les métriques, les codes, les architectures. Dieu triomphe dans ces systèmes purs.
(p. 32)

Jean Burg s'est forgé un Dieu à son image, celle d'un homme austère, dur et obsédé par l'ordre. C'est *parce qu'il* veut l'ordre qu'il veut obéir à un Dieu vengeur et intransigeant. Le pasteur va jusqu'à professer son admiration pour les « régimes politiques autoritaires », pour les « dictatures » (p. 32). Psychologiquement, Burg est un *fasciste*, ou un *primitif*, au sens où Georges Bataille et Lucien Lévy-Bruhl ont pu analyser ces termes. Étrange pasteur à l'évidence que Jean Burg, aux antipodes du bon berger. Lui se perçoit comme un serviteur de Dieu. Mais de quel Dieu ? Le Dieu jaloux de l'Ancien Testament, Seigneur des armées, dont la colère détruit Sodome et Gomorrhe. Pour Lui, Burg conçoit son ministère comme un combat au service d'une cause au nom de quoi il se croit autorisé à tout sacrifier. Étrangement, Burg ne prie pas (p. 29) et n'invoque pas les Écritures. Son modèle n'est pas le Christ, mais Calvin et son *Institution chrétienne*, qu'il désigne comme son véritable « maître » (p. 27).

La foi de Burg est l'exemple même d'une croyance dévoyée : c'est une caricature religieuse. Le pasteur a trahi tous les engagements d'un homme dont la mission aurait été de servir les autres en puisant sa force dans l'amour de Dieu. Son nom de famille a peut-être été inspiré à Chessex par le plus

connu des cantiques de Martin Luther, « *Ein feste Burg ist unser Gott* » (« C'est un rempart que notre Dieu »). Dans l'esprit du Réformateur, Dieu est un rempart ou une forteresse. *La confession du pasteur Burg* renverse le sens de cette notion : c'est le pasteur qui est une forteresse assiégée, présentant au monde extérieur une muraille intraitable. La jeune Geneviève aura raison de cette forteresse, qu'elle saura conquérir par sa douceur et sa bonté. Lui qui croyait la vaincre, sera vaincu par elle, et *converti*, nous dit le texte (p. 64).

Comme ailleurs dans l'œuvre de Chessex, c'est une femme, ou plutôt le désir que cette femme suscite, qui transforme le protagoniste. Conversion paradoxale s'il en est, puisque c'est grâce à une relation interdite, *pécheresse* si l'on veut, que Burg en vient enfin à exercer son ministère selon les principes que l'on attendrait d'un véritable pasteur. D'une certaine façon, la fréquentation de Geneviève le rend à sa vocation, en opérant une transformation intérieure. Il est désormais bon, généreux, plein d'un amour qu'il entend partager avec ses paroissiens. Sur son chemin de Damas, le pasteur n'a pas rencontré le Christ, mais une femme et son corps – ce que Chessex nommera « l'ardent royaume » dans un roman de 1975. Dans l'esprit de Burg, Geneviève et Dieu se superposent : il la nomme « mon sauveur » (p. 59) et avoue être allé « jusqu'à confondre [sa] chevelure lumineuse et la personne même de Dieu » (p. 39). Pourtant, le rapport que Burg entretenait avec les femmes ne laissait pas augurer cela. Dans son délire de pureté, le pasteur ne voyait en elles (sauf exception) qu'abjection sexuelle : « La mère du Christ était vierge. Les nôtres se sont roulées dans des flaques de sperme », relevait-il auparavant avec dégoût (pp. 49-50). Lui-même « vierge » (précision que le narrateur-sujet donne crûment dans le manuscrit, et que Chessex supprime dans le texte définitif), Burg découvre avec Geneviève les douceurs de l'état amoureux, et connaît la grâce « sous le regard du Dieu bon » (p. 62).

Ce bonheur est cependant sans lendemain, et Burg devra payer le prix de sa félicité induite. Tombée enceinte, Geneviève avoue tout à son père, forçant son amant à affronter la vérité, et peut-être un scandale public. Au cours de l'avortement qu'elle